

LA MAISON  
DU PHŒNIX



Lucie et Rei Angjeli Pinzano

# La Maison du Phœnix

*En rééducation amoureuse*

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

# **PARTIE 1**

## **GUEULE DE BOIS**

**Décadence n. f.**

Ce qui commence à se dégrader et évolue progressivement  
vers sa fin ou sa ruine.



## CHAPITRE 1 AU FOND DU TROU

La porte du bâtiment s'ouvre. Derrière elle, un homme aussi grand et musclé apparaît. Il s'avance, vérifie mon identité puis me laisse entrer avec une promesse.

— Ils vous appelleront.

Je m'engage dans un long couloir désert et silencieux. Ici, le temps semble s'être arrêté dans les années quatre-vingt-dix. Le trio moquette, plantes en plastique et tubes halogènes laisse peu de place au doute.

Des bruits de conversation et l'odeur de transpiration d'inconnus. La salle d'attente. Je ne peux pas encore la voir, mais elle se devine déjà.

Je m'arrête et plaque mon dos contre le mur. De là, je me laisse glisser tout doucement jusqu'à atterrir sur mes talons. Le crépi ronronne contre le tissu de ma veste. Une jolie musique résonne. Je suis à ras du sol, les cuisses tendues pour ne pas perdre l'équilibre. Mes yeux se posent sur le mur d'en face. À sa base, un trou béant laisse apparaître toute une plaque de béton à vif. Plus haut, traces de doigts et fissures le défigurent. Une vague de tristesse m'envahit. Ce mur est à nu, criblé de cicatrices et personne ne s'en préoccupe.

Sans réfléchir, je me lève et viens effleurer quelques-unes de ses croûtes rugueuses. Je repense au mur de la cuisine. Un sourire s'épanouit sur mes lèvres, la douleur que j'étais parvenue à reléguer dans un recoin de ma conscience refait surface. La digue est rompue. Les souvenirs que je gardais à distance se déversent avec violence dans mon

esprit déjà contusionné. Je m'agrippe au mur et bats furieusement des paupières pour rattraper les larmes fugitives.

— Aliénor Chevalier.

L'appel de mon nom me ramène au présent. Je me souviens alors que je suis censée attendre dans une salle un peu plus loin et non pas en caresser les murs. Les oreilles en feu, je remonte le couloir à toute allure. Une femme aux traits asiatiques appelle à nouveau mon nom. Je lui fais signe et accours dans sa direction. La première chose que je remarque est qu'elle est entièrement vêtue de blanc. D'où elle se trouve, elle concentre toute la lumière de la pièce. Elle est comme entourée d'un halo. La pensée me vient que j'ai rendez-vous avec un ange.

J'arrive à sa hauteur. La femme me fixe la bouche pincée, celle-ci mesure au moins vingt centimètres de moins que moi. Dans un même mouvement, je lui présente un sourire et ma convocation. Elle se saisit de la convocation, la parcourt puis m'invite à la suivre jusqu'à un petit bureau. Je l'entends refermer la porte derrière nous puis l'observe s'installer devant un ordinateur mégalithique.

Ses gestes sont économes et précautionneux. Elle m'indique d'un geste le fauteuil lui faisant face. Le moniteur massif de son ordinateur fait écran entre nous.

— Quel est le motif de votre inscription ?

Je déglutis. Je me suis préparée à cette question. Trois mots à dire séparément et le plus vite possible.

— Licenciement. Faute. Lourde.

Une bouffée de chaleur m'empourpre le visage et l'odeur de ma sueur arrive jusqu'à mes narines.

Les longs doigts de mon interlocutrice se remettent à danser et des bruits de clavier commencent à retentir. Leur rythmique est rapide et saccadée. Chaque espace est comme un moment de respiration dans la symphonie bureaucratique qui est jouée en mon honneur. Soulagée par l'apparente normalité de la situation, je laisse vagabonder mon regard. Une impression de netteté irréprochable se dégage du lieu.



Le mobilier y est standard, mais tout est rangé, propre, géométrique. Même les plantes poussent droites. *Voilà quelqu'un qui a manifestement sa vie sous contrôle.*

Des souvenirs tentent de passer le seuil de ma conscience. Je leur bloque le passage et ouvre le dossier soigneusement constitué en prévision de la rencontre.

*Carrière professionnelle – Aliénor Chevalier, 2010-2019.*

Tout est dit. Pendant neuf ans, j'ai fait tout ce qui devait être fait pour être identifiée comme haut potentiel dans une entreprise prestigieuse. Tout ! J'ai dû me battre et user de subterfuges pour me faire une place. Puis j'ai sorti les rames pour construire une relation stable avec mon premier amour. Relation qui ne pouvait déboucher que sur un mariage et une famille.

Mais ça c'était la théorie. Et la différence entre la théorie et la réalité c'est qu'en théorie c'est pareil, et en réalité c'est différent. Maintenant je le sais.

Je fais mine de relire le dossier que je connais déjà par cœur. Mes yeux s'arrêtent sur une fiche de paie et l'intitulé de poste qui faisait ma fierté jusque-là : *Consultante en design corporate*. J'adorais m'entendre dire que je faisais un métier peu ordinaire. Cela n'a malheureusement plus le même panache lorsque vous vous retrouvez chômeuse, pardon, candidate en recherche active d'emploi et qu'il vous faut expliquer ce que vous faisiez à des recruteurs qui n'y comprennent rien.

La femme en blanc se déplace sur le côté. Elle récupère mon dossier et me propose un verre d'eau. Je l'accepte et tente en retour d'entamer une conversation.

— Vous croyez donc à la réincarnation professionnelle ?

Le regard qu'elle me lance en retour me fait monter le rouge aux joues. Je m'entends bafouiller.

— Je faisais référence à la cérémonie funéraire japonaise.

Le regard vide qu'elle affiche me convainc de l'impérieuse nécessité d'aller au bout de l'explication.

— Peu après la mort, les proches du défunt procèdent à *l'eau du dernier moment*. Ils humidifient les lèvres du défunt pour lui permettre

de se réincarner. La tradition veut qu'ils soient habillés de blanc pour cela. Je ponctue cette dernière phrase d'un sourire d'encouragement.

La Conseillère ne dit rien, mais son silence est suffisant. Je me résous, les yeux baissés à lui présenter mes excuses pour cette interruption. Elle est peut-être coréenne et je viens de l'insulter. Elle reprend alors, sans un mot, sa saisie tout en me jetant par moments des coups d'œil furtifs qui m'évoquent une maîtresse d'école surveillant un enfant turbulent.

Je m'enfonce dans mon siège comme on écrase une cigarette dans un cendrier.

*Pourquoi est-ce que tu dois absolument tout faire foirer, Al! Même un foutu entretien administratif, c'est au-dessus de tes forces.*

Après quelques signatures, l'entretien prend fin. Mon poste ne fait pas partie du référentiel national. Je repars avec une annonce de chef de projet communication que je n'ai pas su refuser et une indemnité journalière de quarante-huit euros et dix-sept centimes, soit à peine plus que le SMIC. Mon estime de moi-même est proche de la température extérieure.

Trois kilomètres me séparent de mon appartement, je décide de les parcourir à pied. J'ai les yeux qui pleurent. Cette fois-ci c'est à cause du froid. Comme chaque fois que je le peux, je laisse mes larmes couler. J'ai appris que lorsque l'on pleure, un message part au cerveau, et ce dernier se met à produire en retour une sorte de morphine naturelle. La nature est bien faite, à n'en pas douter. À n'en pas douter...

La résidence Appart'Hôtel où j'ai emménagé arrive dans ma ligne de mire. Bientôt, je passerai la porte de la studette de vingt-deux mètres carrés aménagés qui me fait office de pied-à-terre.

Comme à chaque fois, je repense au T3 avec plancher en chêne massif et plafond moulé que l'on habitait dans le quartier des Batignolles. Il aurait été parfait pour fonder une famille. La pensée s'impose avant que je ne puisse la censurer. Mes larmes redoublent d'intensité.

Je passe le hall de l'immeuble à toute vitesse en priant pour ne pas croiser un des ouvriers polonais qui y logent. Il est heureusement

désert. Badger, pousser les portes coupe-feu, monter deux étages, marcher jusqu'au numéro 29. Clé en main, je m'escrime sur la serrure qui finit par céder. La porte s'ouvre, mais une force invisible me retient sur le palier. J'avais pris le premier appartement libre et dans mes moyens. Pendant l'état des lieux, je n'avais pu retenir mes larmes. L'employé sensible à mon chagrin m'avait dit de faire confiance à Léo Ferré (*avec le temps, va, tout s'en va*) et de signer le chèque de caution.

Les cartons de déménagement jamais déballés et les tas de vêtements gisant sur le sol me font les gros yeux. L'époque où je me levais chaque samedi à sept heures, même après une nuit passée à bosser, pour faire la chasse à la crasse, me semble si loin. De toute façon, en ce moment, c'est à peine si j'arrive à me lever avant dix heures.

Je ramasse les cadavres de mon repas du midi. Des barquettes de plats préparés. Un repas de fainéante. Ce n'est pas bon, mais ça remplit.

Une vague de remords me traverse. Mon regard se pose sur l'évier où une entité bactérienne poilue semble résolue à coloniser la vaisselle qui y croupit. Je me saisis d'une éponge et frotte jusqu'à ce que mort s'ensuive. Au bout de quelques minutes, l'ennemi est déjà en déroute. Je m'autorise un sursaut d'optimisme.

*Home Sweet Home Al...*

Ma propre voix me fait sursauter. Je ne la reconnais pas. La pensée me vient qu'en fait, c'est moi tout entière que je ne reconnais plus.

## CHAPITRE 2 LE TRAQUENARD

Ce soir, je sors.  
Une ancienne camarade d'école m'a invité à fêter ses trente ans. Nous avons été toutes les deux étonnées. Moi quand j'ai reçu son invitation, elle quand elle a vu ma confirmation.

J'ai passé de longues minutes devant la glace. Je dois me montrer au meilleur de moi-même, qui sait, peut-être qu'un job m'attend là-bas.  
D'abord, trouver la tenue appropriée puis la trousse de maquillage.  
J'ai ce qu'on appelle un physique de brindille avec au milieu des cuisses de mama italienne. L'héritage de ma grand-mère. Ça et une nostalgie pour les compotes de pommes brûlées.

Trouver des vêtements relève du parcours du combattant sous Xanax. La robe est d'inspiration anglaise, bicolore et m'a coûté l'équivalent d'un mois et demi de salaire. Elle fait néanmoins son effet pour les rendez-vous importants au bureau ou les entretiens annuels d'évaluation.

Côté maquillage, un trait d'eye-liner pour rehausser ces yeux bleu clair plantés dans un visage longiligne. Anti-cernes et rouge à lèvres viennent apporter la touche finale.

Le reflet dans la glace me sourit timidement. Maquillée, je fais enfin mes vingt-neuf ans.

Je contemple un moment la choucroute qui me tient de chevelure. Ces cheveux châtain au volume incontrôlable qui m'ont déjà causé tant d'accidents capillaires se tiennent aujourd'hui à carreau. Le résultat

tat global est correct, mais je n'arrive pas à me débarrasser de l'impression d'être déguisée. Mal en plus.

L'invitation précise comme lieu de rendez-vous, un pub portant le nom de :

Le Traquenard.

J'arrive devant le pub quinze minutes après l'heure indiquée sur l'invitation pour éviter de passer pour quelqu'un de socialement infréquentable. J'ai appris à mes dépens qu'arriver à l'heure à une soirée est tout aussi dangereux que de s'habiller avec des pantalons en velours côtelé. En entrant, j'ai comme un air de déjà-vu. Un long frisson me glisse le long du dos. *Allez Al, tu ne peux pas rester éternellement plantée à l'entrée.*

Je prends mon courage à deux mains, visse un sourire sur mon visage et m'avance. J'aperçois rapidement mon ancienne camarade qui m'accueille. Je prends le ton enjoué qui va avec le sourire et lui souhaite son anniversaire en lui tendant à bout de bras son cadeau (une boîte de macarons sur le point de se périmer). Elle me remercie, on papote ou plus exactement, je lui pose des questions auxquelles elle répond.

Elle me quitte rapidement pour accueillir un nouvel arrivant tout en me pointant du doigt une banquette au fond du bar où sont empilés d'autres cadeaux. J'y dépose mon offrande et scanne rapidement la salle pour y repérer des points d'ancrage pour la suite de la soirée.

Je révise mentalement les phrases d'accroche mémorisées avant de venir. Pour réussir un entretien, il suffit de bien le préparer. *Excellent ce Whisky, vous êtes plutôt single mat ou blended ?*

J'ai même sélectionné des sujets de conversation universels et accessibles comme le respect de la vie privée sur Internet ou le véganisme.

C'est donc pleine d'une nouvelle confiance en mes capacités relationnelles que je me dirige vers le bar. Le patron me sert un whisky écossais, du courage liquide. Je récupère mon verre avec la ferme intention de me mêler à la foule et entamer une conversation de plus d'une minute trente avec au moins quatre inconnus, dont un homme à peu près sobre ayant entre vingt-cinq et trente-cinq ans.

Je ne fais pas deux pas que je tombe sur deux amis de JB en pleine discussion, à moins de trois mètres sur la droite. Je fais volte-face en

oubliant que j'ai un verre dans la main gauche dont le contenu part éclabousser le dos de deux inconnus trop absorbés (ou saouls) pour le remarquer.

Je bats en retraite précipitamment dans le coin le plus sombre du pub, d'où je peux observer discrètement l'ennemi. Après deux whiskys on the rock, je me fais une raison, mes gêneurs ne partiront pas de sitôt. Je reste un peu plus d'une heure, soit la durée minimale socialement acceptable, avant de quitter le pub en laissant derrière moi quelque chose comme mon indemnité journalière et ma sobriété.

Le lendemain, je me réveille et découvre avec effroi dans le miroir fixé à l'unique placard du studio que j'ai encore mes habits de la veille. *Pathétique Aliénor, pathétique*. Ma réflexion me renvoie une grimace. J'ai la mine froissée et les cheveux coiffés façon nid d'oiseau après le passage du chat. *Il faut se ressaisir, là ça devient grave*.

Avec un soupir, j'ouvre Steve Junior et lance ma boîte mail en espérant y trouver la réponse d'un recruteur.

De la pub, de la pub et un e-mail de Stéphan'. Elle l'a intitulé *Une période d'échec est le moment rêvé pour semer les graines du succès*.

Stéphan' est la seule personne à être au courant. Elle est ce qui se rapproche le plus de ce que l'on appellerait *une amie*. Et cela en dépit de nos différences, ou plutôt devrais-je dire grâce à elles. Stéphanie de Chambort vient d'une famille de rentiers et de magnats de l'immobilier. Elle fréquentait déjà à l'époque celui qui est aujourd'hui son mari et l'un des meilleurs traders en Europe.

La prolo et la baronne, c'est comme cela qu'on se surnommait. Notre rencontre date de la dernière année de Master où j'avais réussi à intégrer une grande Université parisienne. Nous avons découvert en cours d'année que nous travaillions particulièrement bien ensemble. Il n'en a pas fallu plus pour qu'une amitié se tisse. Mais c'est surtout Stéphan' qui avait décidé de prendre les choses en main pour moi et m'avait fait rencontrer JB. J'avais alors vingt-quatre ans et les relations amoureuses étaient pour moi semblables à la Corée du Nord. Un territoire étranger, lointain et légèrement hostile pour lequel j'avais autant de crainte que de curiosité.

Les images de nos premiers moments envahissent ma tête. Les souvenirs affluent, la douleur aussi. J'ouvre l'e-mail pour leur barrer la route.

Elle me dit qu'elle ne peut plus garder mes cartons, il faut que je passe impérativement les prendre demain.

Je prends mon téléphone et appuie sur le nom de Stéph. Celle-ci me répond au bout de la première sonnerie.

— Secrétariat de Stéphanie De Chambort, que puis-je faire pour vous ? J'esquisse un sourire et lui réponds sur le même ton.

— Bonjour, je suis Aliénor de la Frange Compté, du service comptable des finances publiques. J'appelle à propos de vos comptes domiciliés en Suisse et au Luxembourg.

Son rire me vrille les oreilles. Dès que le volume sonore est devenu tolérable, je rapproche le téléphone de mon oreille.

La question fatidique arrive. Trois petits mots qui nous sortent de la bouche par réflexe et dont on ne s'embarrasse plus vraiment de répondre tant ils font partie de notre quotidien.

— Comment vas-tu ?

Mal à l'aise, je décide de lui dire la vérité.

— Pas terrible. Je... C'est dur de garder espoir, cela fait maintenant deux mois et rien ne s'est amélioré. Je crois que je m'enlise dans la médiocrité. J'ai envoyé vingt-trois C.V, aucune réponse. Mon compte bancaire est saigné à blanc, et bon pour le reste... Tu sais, je me demande franchement si les relations homme/femme sont faites pour moi. Peut-être qu'il vaut mieux que je me retire...

Mes derniers mots ne sont plus qu'un chuchotement.

Il y a d'abord un silence, puis une déclaration qui me fait l'effet d'un uppercut en plein plexus solaire.

— Aliénor, tu me donnes l'impression d'être prête à partir au couvent. On est toutes passées par là, tu sais. Un cœur brisé ça se soigne. Et c'est normal que cela prenne du temps.

Je l'interromps par réflexe pour la corriger.

— Je suis athée, il n'y pas de doute là-dessus. Le couvent ce n'est pas possible pour moi.

— Écoute Aliénor, je vais être plus directe. Il faut que tu sortes de la coquille dans laquelle tu t'es enfermée après la rupture !